

précisément dans la perception et l'organisation des camps en tant qu'entités fermées se suffisant à elles-mêmes sur le quasi-modèle de la cité. C'est à ce point de vue que l'ouvrage apporte des informations utiles et des nouveautés substantielles. Et le dossier épigraphique peut se révéler fort utile pour d'autres recherches. Par contre il convient de prendre les conclusions relatives aux dieux et aux cultes avec une certaine précaution car la portée des généralisations est trop limitée pour être toujours pertinente. Une mine d'informations sur les camps, exclusivement, à exploiter désormais comme modèle d'interprétation des environnements archéologiques des dédicaces militaires.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bassir AMIRI (Dir.), *Religion sous contrôle. Pratiques et expériences religieuses de la marge ?* Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2016. 1 vol. 16 x 22 cm, 100 p., ill. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITE). Prix : 22 €. ISBN 978-2-84867-561-9.

Ce petit volume, au titre un peu obscur, constitue les actes d'un colloque tenu à Besançon, qui avait pour propos de s'interroger sur les pratiques religieuses de certains groupes qui, au sein de la société romaine, se situaient d'une manière ou d'une autre « en marge » des classes dominantes, ce que le sous-titre aide à saisir. Mais cette définition même de l'axe de la recherche est insuffisante à rendre compte de tous les aspects traités et, par exemple, la marginalité du christianisme ne s'impose pas à l'esprit de tous. Ces remarques formelles sur la diffusion du recueil n'enlèvent rien à la richesse de son contenu qui fait le point sur une série de thèmes complémentaires. L'introduction, due au promoteur du colloque, constitue en soi un premier article, méthodologique, très complet et très utile sur les notions mêmes de marge et de marginaux, en matière de religion notamment. Une première partie ensuite est consacrée à la perception que les Romains classiques – en la personne de Varron – avaient des cultes d'origine orientale, Isis et Sérapis en particulier, et au rejet organisé contre eux. Rejet contrebalancé par une évidente séduction en matière de philosophie et de spiritualité. « La pesanteur du *mos maiorum* notamment et les habitudes religieuses qui le sous-tendent ne manqua pas provoquer en Varron un sursaut spirituel face à la poussée des croyances nilotiques ». On perçoit en filigrane dans cette phrase – et d'autres – la vieille conception d'une religion romaine froide, « dévalorisée » et sans intérêt, ce qui anime la réflexion dans un sens préétabli (Y. Lehmann). La seconde contribution s'inscrit dans le même thème avec un accent mis de manière forte sur la critique féroce de Varron contre le dieu Sérapis dans la satire ménippée « les Euménides » (A. Rolle). Vient ensuite un exposé sur le caractère marginal des adeptes du pythagorisme en raison de leur végétarisme (G. Freyburger). On entre ensuite dans une perspective attendue de la recherche : la religion des affranchis. Tout d'abord Fr. Van Haepereen s'interroge sur la place laissée par les élites dirigeantes aux affranchis dans l'exercice des prêtrises publiques de Rome et de l'Italie. Elle établit un bilan détaillé des cultes qui sont desservis par des affranchis avérés et le comptage n'est pas très lourd. Certes on rencontre des cas mais ils sont peu nombreux et, si la *lex Visellia* qui interdisait aux *liberti* l'accès aux magistratures municipales ne portait pas sur les sacerdoces civiques, dans les faits les ingénus leur accordaient rarement

l'accès à de telles fonctions ; les choses se présentaient un peu différemment dans le culte de Mater Magna, ou d'Isis, en raison sans doute de la composition sociale globalement différente du peuple des dévots. Même si le classement du volume a séparé les deux contributions, on évoquera ici la communication de L. Beaurin sur le culte d'Isis où l'auteur combat l'idée que le culte d'Isis serait un « culte de femmes », les prêtresses étant moins nombreuses que les prêtres dans notre documentation ; elle souligne toutefois que cette pratique leur permettait d'enrichir leur vie religieuse et leur existence sociale, mieux que la religion civique plus masculine. Ce tableau du personnel d'Isis et de ses adeptes nous fait entrer dans le monde des dévots. Tout d'abord la religion du monde servile et affranchi. B. Amiri veut montrer que l'exclusion des esclaves des rituels publics n'était pas complète puisque les esclaves exerçaient des rôles importants dans les actes sacrificiels, les victimaires en particulier. Il joue un peu sur les mots. Certes pratiquement les esclaves étaient présents et posaient des gestes, mais l'initiative ne leur appartenait pas et, dans une certaine mesure, ils agissaient par procuration pour éviter aux élites le contact avec les animaux. Ils étaient présents mais passifs quoi que l'auteur tente de mettre en valeur pour leur attribuer une certaine intégration dans la communauté qui célèbre le culte. Toujours dans le même groupe social, A. Binsfeld concentre son regard sur la cité des Trévires d'une part, la ville de Mayence d'autre part et cherche à définir les rôles que les affranchis notamment assumaient dans le culte public de la *civitas*. La conviction que Mogontiacum n'a pas de statut urbain et fonctionne au sein d'une organisation militaire, vulgate allemande qui n'a pas que des adeptes, impacte la comparaison au niveau par exemple de la religion des *vici* urbains ou d'un éventuel territoire. En tout cas en Trévirie il est possible de reconnaître au groupe une réelle intégration sociale et locale par un certain nombre d'actes religieux en relation avec l'organisation coloniale. Autre ensemble considéré comme marginal – est-ce une bonne manière de les définir ? – les femmes. Critiquant l'interprétation que l'on peut résumer par la formule « incapables mais indispensables », qui marginaliserait les femmes, D. Sterbenc Erker adopte une position qui leur accorderait une autonomie plus grande. Et pour ce faire elle décrit la participation féminine aux Jeux séculaires augustéens et sévériens, en insistant sur l'importance des actes accomplis par des femmes. Le problème est que précisément les Actes des Jeux conservent le formulaire rituel où l'on voit bien que les gestes et les prières des femmes leur sont dictés par des hommes. C'est donc une question de proportion ou de point de vue : soit on considère que, à l'instar du droit, les femmes sont incapables au sens juridique en matière de religion, publique ou privée (voir à ce propos l'organisation des cultes domestiques sous l'autorité du *pater familias*), bien que leur rôle soit primordial pour l'équilibre des rites, soit on considère que leur importance prime leur obéissance. Quoi qu'il en soit, l'interdiction sacrificielle de principe doit rester partie prenante de la réflexion malgré les nombreuses tentatives pour la rejeter (voir aussi sur ce sujet l'article de J. Rives dans le volume *Women in the Roman City*, recensé dans ce volume, p. 551-553). Après l'examen de la part féminine dans le culte d'Isis que nous avons déjà signalée, on passe au problème de la place dans la société des chrétiens des deux premiers siècles qui se sont marginalisés eux-mêmes en refusant de participer aux fêtes et aux cérémonies publiques qui marquent l'intégration sociale. Nombre de liens sociétaux ont ainsi été brisés par eux au moment de leur conversion ce qui, selon les époques, les a fait

apparaître comme de mauvais citoyens ou carrément des traîtres. Ce qui explique sans doute que l'attrait du christianisme ait été plus grand pour les femmes, les esclaves, les migrants et les pauvres, toutes catégories de gens pour lesquels l'importance du tissu social, notamment collégial, était moins forte que les espoirs eschatologiques (Chr. Stein). B. Decharneux examine le cas de Peregrinos, philosophe converti à la religion des chrétiens, et sa condamnation par Lucien ; au départ de ce traité, l'auteur propose d'y reconnaître la lutte ou l'écart entre « les élites dominantes et les minorités opprimées qui n'auraient eu nullement accès à la culture des dirigeants ». Cette vision des choses paraît un peu simpliste ou du moins simplifiée, reposant sur des *a priori* sur la société romaine provinciale et la religion civique, et on aurait aimé que l'auteur exprime plus clairement ce qu'il entendait par « minorités opprimées » face à la « caste » à laquelle aurait appartenu Lucien. La dernière contribution s'intéresse aux derniers siècles du paganisme. M. Ghetta qui nous a procuré une étude systématique des sanctuaires trévires du Bas-Empire (*Spätantikes Heidentum. Trier und Trevererland*, Trèves, 2008) se penche sur la théorie de W. Van Andringa (dans *Gallia* 71, 1 [2014], p. 3-10) qui pense que les dieux auraient « changé » en Occident à la fin du III<sup>e</sup> siècle avec une pratique religieuse finissante. Rencontrant avec d'autres éléments l'argumentation de mon article sur le sujet (*RBPH* 93 [2015], p. 122-133) et développant les nombreux indicateurs de la permanence du polythéisme, il montre que « la religion païenne n'était pas devenue une religion à la marge pendant l'Antiquité tardive ». Une brève conclusion par B. Poule referme l'ouvrage : on en retiendra quelques phrases : « les cultes marginaux ne le sont pas tellement » et « le paganisme romain n'exclut pas mais au contraire contrôle et encadre l'hétérogénéité et l'infériorité » ; en fait c'est bien davantage de marginalisation sociale que nous parle ce livre. – Au total un petit volume très riche d'idées diverses qui touchent aussi bien à la sociologie des esclaves qu'aux gender-studies, à la problématique de la « fin des dieux » et aux cultes d'origine étrangère. Il intéressera de nombreux chercheurs dans des domaines très variés de la société romaine.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE, *Superstition ou individualité ? Déviance religieuse dans l'Empire romain*. Bruxelles, Latomus, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, 126 p. (COLLECTION LATOMUS, 352). Prix : 25 €. ISBN 978-90-429-3266-1.

Le propos de ce petit ouvrage est original : montrer que, dans la religion romaine, les comportements religieux que les normes établies de fonctionnement condamnent au titre de déviances ou de *superstitio* peuvent être interprétés comme des actes individuels, séparés de la pratique officielle, qui tendent à faire évoluer celle-ci qui n'aurait rien eu « de figé ou d'immuable ». Cette étude au but très ciblé, qui bénéficie d'une diffusion supplémentaire grâce à l'excellente traduction de Ludivine Beaurin, s'inscrit dans un projet de recherche de l'Université d'Erfurt, le « Kollegforschergruppe religiöse Individualisierung in historischer Perspektive » qui, comme son nom l'indique, place l'individu au centre du phénomène religieux, en particulier dans le monde gréco-romain. J. Rüpke lui-même a déjà consacré un volume au thème : *The Individual in the Religions of the Ancient Mediterranean*, Oxford, 2013. Les pro-